Carnets

Revue électronique d'études françaises de l'APEF

Deuxième série - 18 | 2020

Chiens et écritures (littéraires, filmiques,
photographiques)

Quand Argo argotise. Sur Svevo

Walter Geerts

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/carnets/10699>

DOI : 10.4000/carnets.10699

ISSN : 1646-7698

Éditeur

APEF

Référence électronique

Walter Geerts, « Quand Argo argotise. Sur Svevo », *Carnets* [En ligne], Deuxième série - 18 | 2020, mis en ligne le 31 janvier 2020, consulté le 03 juin 2020. URL : <http://journals.openedition.org/carnets/10699> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/carnets.10699>

Ce document a été généré automatiquement le 3 juin 2020.

Carnets est mis à disposition selon les termes de la licence Creative Commons - Attribution – Pas d'utilisation commerciale 4.0 International.

Quand Argo argotise. Sur Svevo

Walter Geerts

- 1 Il y a chien et chien, dans la vie comme dans les livres. Les spécimens variés qu'abrite le grand chenil de la littérature partagent toutefois une qualité commune, celle d'être le meilleur ami de l'homme. Si le chien manque à sa réputation, comme la créature monstrueuse – *hound* et non pas *dog* – des Baskerville, Sherlock Holmes en personne intervient pour l'éliminer et redresser la situation. Entre l'homme et le chien s'est établie, depuis toujours, une relation spécifique, différente de celle qui relie l'espèce humaine aux autres animaux, même « domestiques ». Parmi les biologistes l'hypothèse existe que l'homme ait pu adopter son « propre » comportement social à l'instar de la vie en société observée au niveau des loups, l'ancêtre du chien. En tout cas la proximité est réelle. Elle explique sans doute pourquoi l'anthropomorphisme, qui n'est jamais très loin dès que l'on a affaire à des animaux en littérature, est particulièrement manifeste dès que le chien entre en jeu. Le chien, en quelque sorte, est anthropomorphe par nature. Il ne lui manque, dit-on, pour communiquer plus complètement, que la parole. Il s'en rapproche jusqu'au seuil de l'articulation et s'arrête là, comme s'il n'avait plus guère besoin du langage. Il n'est pas étonnant que les poètes, qui toujours attendent le langage au tournant, se soient emparés du thème. Dans un des *Neue Gedichte* (1908), intitulé *Le Chien*, Rilke propulse le chien, dépourvu de parole, jusqu'au seuil de la vie de l'esprit : *beinah begreifend, nah am Einverstehen* – « près de l'entendement, au bord de l'entente » (Rilke, 2013 : 587). Humanisé à l'extrême, poussé jusqu'à l'avènement de l'élocution, le chien n'attend que d'être poussé pour basculer dans le langage articulé. Et s'il ne prend pas la parole, d'autres prennent le relais pour représenter par des mots ses pensées. Certains chiens fictionnels réussissent le tour de force d'accomplir un destin intégralement calqué sur celui des hommes en dehors du langage. Buck, le chien prototype du trappeur courageux et sans pitié, traverse, sous la plume de Jack London, une destinée entière de commerce avec les hommes, faite d'aventures qu'il est difficile de qualifier autrement que d'« humaines », mais sans parler. Il conclut sa sortie du récit par un échange de hurlements solidaires avec le chef de la meute de loups qui l'accueille et l'éloignera pour toujours des hommes. Césure significative dans son développement puisqu'elle atteste, par le retour à la voix inarticulée – ou diversement articulée – tout un révolu, lui, langagier. C'est que le romancier, c'est bien connu, est

bien équipé pour faire « parler » le chien : il lui suffit de s'installer dans la peau et dans la tête de son protagoniste pour que celui-ci puisse pleinement s'exprimer. D'autres chiens, beaucoup d'autres, parlent toutefois. La tradition littéraire est là pour le confirmer. Dans la fable, aussi bien pour les auteurs de l'antiquité que pour un La Fontaine, ainsi que dans une bonne part de littérature de jeunesse, il y a abondance de chiens qui parlent, comme d'animaux locuteurs en général. Preuve que l'anthropomorphie est à l'oeuvre en profondeur. Or, c'est à l'exposé d'un cas particulier d'anthropomorphie que Svevo convie ses lecteurs avec son récit *Argo et son maître*, dont il sera ici question.

- 2 Commençons par souligner les dimensions modestes du bestiaire svévien en général. Hormis l'un ou l'autre chat ou quelques oiseaux, auxquels il faudra revenir, peu d'animaux peuplent son univers. Le cas du seul chien ayant quelque importance dans l'oeuvre en devient d'autant plus intéressant. Il se distingue d'emblée de ses frères d'armes en littérature par un renversement radical des rôles : incapable d'apprendre la langue de son maître, il ne laisse à celui-ci d'autre choix que d'apprendre la sienne, la langue d'Argo. Ne sous-estimons pas ce changement de perspective. Dans le cas de Svevo, ce n'est pas le chien qui fait un pas en direction de l'homme, en apprenant sa langue, mais bien l'inverse. Le récit de Svevo voit l'homme opérer une brèche dans le mutisme protecteur de l'univers animal pour en commencer l'exploration de l'intérieur. Grâce à cet effort de décodage le maître devient « maître » de la situation afin de fouiller cette sphère animale, si proche de la nôtre, sans dépendre des « traductions » d'Argo. Une question s'impose dès lors : cet univers vaut-il l'effort considérable du déchiffrement ? Pourquoi quelqu'un comme Svevo, dont les romans ont déjà produit des avancées originales dans le labyrinthe des motivations humaines, et qui se prépare pour fournir au lecteur, avec *La Conscience de Zénon* (1923), la somme en la matière, s'en prend-il au chien ? Parce que un intérêt non dissimilaire pousse le romancier à écouter avec attention les « communications » d'Argo : si l'animal humain Zénon et ses prédécesseurs sont aussi curieusement organisés, qu'en sera-t-il de leur ami à quatre pattes, appartenant à une espèce animale si proche ? Et plutôt que d'attendre que les chiens aient appris notre langue – langue dont Zénon illustrera avant tout les vertus de camouflage et de dissimulation –, apprenons-la-leur. C'est par cette rupture d'avec la tradition des chiens parlants, dans un excès d'exigence d'authenticité, que la création canine de Svevo prendra toute son importance. Le chien de Svevo deviendra ainsi le témoin privilégié de la galaxie voisine de nos compagnons les mammifères. Qui oserait mettre en doute ce témoignage cueilli directement à la source ?

- 3 Nous comptons d'abord faire un tour rapide dans la modeste ménagerie de Svevo, avant de nous arrêter à la tanière d'Argo. Toutes deux méritent d'être explorées à la lumière de la forte influence que la théorie darwinienne a exercée sur la formation de l'idée que Svevo s'est faite de l'homme, telle qu'elle prend forme dans ses personnages romanesques. Le long de ce parcours, à l'occasion des différentes « communications » émises par Argo et du type de comportement soi-disant « canin » qu'elles illustrent, le

lecteur ne pourra que questionner à chaque fois la nature spécifiquement « animale » de ce comportement. Il ne pourra également que rapprocher celui-ci de la conduite tortueuse mise en place par les spécimens, indubitablement humains ceux-là, exhibés dans les grands romans de notre auteur. De cet examen comparatif, la « caninité » distincte d'Argo, et donc son animalité, sortent ébranlées, dès lors que la plupart des réactions du chien apparaissent non seulement très « humaines », mais également, et plus spécifiquement, en correspondance avec l'« humanité » définie selon les paramètres du *sapiens svevianus*. Bref, Argo réplique à sa manière les malices d'un Alfonso ou d'un Emilio, anticipant de quelques années sur Zénon lui-même. Argo, dès lors, s'insère parfaitement parmi les autres figures romanesques en compagnie ou en préparation desquelles il est ici mis en orbite. Il est vrai que Zénon reste la balise principale pour l'ensemble de l'œuvre. Mais Zénon est le disciple d'Argo. Comme celui-ci il ressent toute la frustration provoquée par le poids et le périmètre limité d'une chaîne. Mais, comme Argo, il sait qu'il ne doit la porter qu'avec le sourire.

- 4 En dehors de quelques chats errants ou chevaux appartenant au décor, deux animaux en particulier, autres que le chien Argo, méritent que l'on y consacre un préambule. Ils véhiculent, tels de petits emblèmes muets encastrés dans l'œuvre, certaines indications utiles au sujet de l'image que se fait Svevo de l'homme. Il s'agit, d'un côté, des petits oiseaux mis en scène dans la nouvelle *Une farce réussie* de 1928 (Svevo, 1968 : 78-128), et, à l'autre bout de l'échelle de grandeur, le mammouth, tel qu'il apparaît dans un écrit, non daté mais bien antérieur, intitulé *L'homme et la théorie darwinienne* (Svevo, 1968 : 637-640). Celui-ci, comme *Argo et son maître*, est difficilement datable, mais antérieur à Zénon, alors qu' *Une farce réussie* est postérieur.
- 5 Commençons par les petits oiseaux. Dans le récit, ils font le bonheur d'un homme naturellement désintéressé et bienveillant, qui, pour les nourrir fidèlement chaque matin, est convaincu de leur infinie reconnaissance à son égard. Mais il se trompe, nous dit le narrateur, qui met à jour le mépris profond ressenti par ces petites créatures pour l'« imbécille » qui durant toutes ces années n'a pas réussi à en capturer un seul. L'honnête cadeau se transforme ainsi en traquenard, en dépit des bonnes intentions du donateur. Son geste généreux est vu comme une embûche par ceux-là mêmes auxquels il entend bénéficier. L'éthique des oiseaux, en d'autres mots, ne reconnaît que deux catégories, chasseurs et capturés, forts et faibles, engagés dans une confrontation qui exclut toute bienveillance. Le fidèle restaurateur des petites faims n'a rien compris à cette loi de la jungle et ne mérite donc que dédain aux yeux de ceux qui y voient clair. Dans *Une farce réussie*, l'historiette des oiseaux est racontée par un écrivain malchanceux – le dindon de la *farce réussie* – à qui un « ami » malveillant a fait croire d'avoir trouvé la gloire sur le tard. Retourné à la morosité de sa vie antérieure après cette mésaventure, il lui arrive cependant de composer occasionnellement des petites fables, dont celle des oiseaux précisément. La fonction de celles-ci est auto-éducative et le lecteur pourrait bien soupçonner l'auteur d'écrire ces bagatelles afin d'éloigner pour de bon la tentation d'écrire sérieusement. L'enseignement à en tirer est de l'ordre de la « correction », d'où le nom du genre littéraire *ad hoc* qu'il leur attribue : « corrections de la journée ». Certaines journées prennent en compte leur rectification écrite au niveau de la fable. En l'occurrence, la retouche opérée et enregistrée par la fable est

destinée bien évidemment à l'homme qui, se croyant admiré par son public, lecteurs et oiseaux confondus, se détrompe. La fable lui rappelle que les lois de la jungle font fi de l'eudémonisme et de toutes les lois qui déclarent la primauté du bien. La morale de la fable, c'est à lui-même que l'auteur l'adresse pour qu'il retienne la leçon. La fable elle-même et son écriture fonctionnent à la fois comme le pansement appliqué à une plaie auto-infligée et comme *pensum* imposé au mauvais élève – *écrire cent fois « je n'ai pas compris les lois du monde »*.

- 6 Le petit écrit sur *L'homme et la théorie darwinienne*, d'autre part, nous explique la transition du bestiaire au zoo humain. En quatre pages Svevo y développe ses vues sur le caractère invraisemblable de la survie de l'homme primitif une fois que celui-ci aurait adopté, à l'opposé des autres espèces animales, la position debout. Par cette posture l'homme fait preuve d'une « superbe, inexplicable dans un animal aussi mal fait » (Svevo, 1968 : 638). En se dressant, il se rend, en effet, immédiatement repérable et, surtout, consommable, face au grand nombre de carnivores plus forts que lui. Muni de toutes petites mains pourvues d'« ongles délicates » (Svevo, 1968 : 639), n'inspirant aucune crainte, il se situe tout en bas de l'échelle des chances de survie. Dépourvue, en outre, au début, d'une arme quelconque, ou d'une paire supplémentaire de pieds ou de mains pour s'enfuir ou se défendre, l'espèce humaine, le perdant absolu dans la lutte pour la survie, se voue inexorablement à la disparition. Si cet homme-là, dans les conditions qui sont les siennes, s'en est néanmoins sorti et a réussi à survivre, cela n'a pu avoir lieu, explique Svevo, que grâce à une circonstance particulière, c'est-à-dire le bon vouloir d'un animal plus grand, non carnivore, qui le protège. Et de citer le mammoth pour remplir la case. Pourquoi le mammoth offrirait-il sa protection, naturellement non désintéressée, à l'homme ? De quel avantage celui-ci serait-il porteur et qui intéresserait le colosse ? L'homme seul, répond Svevo, était capable de rendre au mammoth une série de petits « services à la personne », aussi agréables que nécessaires, comme gratter la peau du grand protecteur ou libérer d'insectes sa fourrure. Pour éviter l'extinction, l'homme se fait donc esclave et parasite. Et cela forge son caractère : si l'homme a survécu, nous dit Svevo, c'est grâce à son âme « contrariée, farouche, traîtresse et fourbe (...) dans une lutte impossible et cependant victorieuse où jamais il n'a fait interférer ni scrupule, ni repentir » (Svevo, 1968 : 639). Voilà les origines de l'être humain en version Svevo et voilà l'explication de son invraisemblable survie. Et voilà aussi son portrait moral. Reculant devant tous les autres, lui-même n'a reculé devant rien. Parti perdant, il a rattrapé et dépassé tous les autres. Sa ruse s'éveille à la faveur de sa soumission assumée. Les réflexions de Svevo sur l'homme des origines appellent deux séries de commentaires, l'une relative à la lecture particulière du darwinisme qu'elles impliquent, l'autre concernant les personnalités spécifiques mises en scène dans les romans svéviens. Commençons par cette deuxième série. À bien lire ces quelques pages, l'on n'y trouve pas seulement un portrait de l'homme originel, mais également, d'où leur intérêt, celui des personnages qui défilent dans les romans de notre auteur. C'est comme si Svevo, sautant les millénaires à reculons, aurait établi la continuité entre l'homme des cavernes et son descendant moderne en version romanesque. Cet héritage préhistorique a son poids. S'il faut bien, d'un côté, reconnaître à l'ancêtre une formidable force de caractère, celle-ci, de l'autre côté, se teinte assurément de bien des tonalités négatives du point de vue moral. Bref, le portrait tracé ici n'est pas celui du « bon sauvage ». Et Svevo s'enflamme manifestement devant ce qu'il considère une vraie découverte : l'homme moderne est un digne descendant de ses aïeux. Il n'y a pas jusqu'à la stylistique animée de la phrase

qui ne finit par traduire, dans ce texte d'apparence méthodique et raisonné, la fièvre intellectuelle accompagnant la trouvaille. Celle-ci, en plus, ébranle les opinions traditionnelles – le « bon sauvage » – et devrait surprendre désagréablement les bonnes âmes. Une séquence de qualificatifs péjoratifs font de notre ancêtre, en vertu même de ses handicaps compétitifs au niveau de l'évolution, un être sans scrupules, hypocrite et dupeur, au regard malveillant, « torve » (Svevo, 1968 : 638). En outre, grâce à son « âme » ainsi faite, ce « faux jeton » parmi les espèces animales continue aujourd'hui à évoluer alors que les autres, leur « perfection » atteinte, ont mis fin à leur développement. Les assises de rouerie et de malice ainsi établies l'homme se destine à un avenir « prometteur », avenir que justement l'univers romanesque de Svevo illustre jusque dans le détail.

- 7 Tout ceci n'est pas sans rapport, comme nous le rappelle par ailleurs le titre du conte, avec les lectures darwiniennes de notre auteur. Svevo a pratiqué beaucoup le naturaliste anglais, traduit en italien dès les années '60 et que Svevo était capable de lire aussi bien en anglais qu'en allemand. Il embrasse Darwin en ce qui concerne, entre autres, la place du singe dans la phase primitive de l'arborescence évolutive de l'espèce humaine. Mais l'écrit sur Darwin que nous venons d'évoquer nous apprend également que Svevo ne partage pas les conclusions optimistes de Darwin quant à l'évolution ultérieure du *sapiens*. L'ambition d'illustrer son propre point de vue sur la « descendance » aboutira, pour Svevo, au moule particulier dont sortiront ses personnages romanesques. L'on se souvient de la conclusion quasi édénique de *La Descendance de l'Homme*. Prévoyant les objections, voire le scandale, que provoquera la conclusion selon laquelle « l'homme descend de quelque forme d'une organisation inférieure », Darwin explique, non sans ironie, que l'idée de compter le singe parmi nos ancêtres ne devrait pas nous choquer et qu'elle comporte, au contraire, des aspects réconfortants par rapport à une parenté établie avec toutes sortes de « sauvages », qui, eux, font certainement partie de nos ancêtres.
- 8 J'aimerais autant pour ma part descendre du petit singe héroïque, qui brava son ennemi redouté pour sauver son gardien ; ou du vieux babouin qui descendant des hauteurs, emporta triomphalement son jeune camarade après l'avoir arraché à une meute de chiens étonnés – que d'un sauvage qui se délecte à torturer ses ennemis, se livre à des sacrifices sanglants, pratique l'infanticide sans remords, traite ses femmes comme des esclaves, ignore toute décence et est en proie aux superstitions les plus grossières. (Darwin, 1872 : 426)
- 9 Et il ne s'agit pas seulement de dorer la pilule pour ceux que la découverte inattendue aurait horrifiés. L'accession de l'homme « au sommet de l'échelle organique » (Darwin, 1872 : 427), sans y avoir été « placé primitivement », entendons par un Être suprême, « peut lui faire espérer une destinée encore plus haute dans un avenir éloigné. » (*ibid.*) L'homme, en d'autres mots, selon Darwin, ne pourra que rester fidèle à sa pente ascendante. Continuant sur sa lancée, réaffirmant sa perspective rationnelle et empirique, loin des « espérances [ou des] craintes » (*ibid.*), soucieux de faire résonner dans ces phrases conclusives de *La Descendance de l'homme* tout l'optimisme en matière d'éthique que l'observation lui avait inspiré, Darwin, avant de quitter ses lecteurs, accrédite, à l'instar des comportements illustrés, les belles vertus *devenues* humaines,

c'est-à-dire les « nobles qualités » de l'homme : « la sympathie qu'il éprouve pour les plus ravalés, la bienveillance qu'il étend non seulement à ses semblables, mais encore aux êtres vivants les plus humbles » (*ibid.*). Sur cette trace, cependant, il n'est pas suivi par Svevo, qui, lui, reste convaincu de l'effet durable de l'« âme » particulière de l'homme, éduquée à l'ombre du mammoth et face à tous les dangers : une âme perfide, sans remords ni scrupule. Le sort réservé au malheureux nourrisseur d'oiseaux par l'un de ses amis n'est pas le reflet d'une âme soucieuse d'« étendre la bienveillance à ses semblables ». Or, cette âme-là précisément habite les protagonistes svéviens, s'adaptant aux temps modernes et se perfectionnant à leur façon, pour aboutir au *sapiens* particulier qu'est le Zénon de la *Conscience*.

Quel rôle peuvent bien jouer Argo et son maître dans ce processus ?

- 10 Remarquons que le maître d'Argo a plusieurs traits en commun avec le grognard parasitant contre son gré au flanc du mammoth. Même s'il le précède dans la chronologie des œuvres, son cas illustre un Zénon en puissance, qui partage avec son modèle bien des défauts, tics et manies. Dans le récit qui nous occupe l'information fournie au sujet du personnage est limitée. Mais ce n'est pas grave : son caractère le trahit tout de suite comme sortant de la matrice commune. Le récit peut donc le laisser dans l'anonymat, comme il fait, puisqu'il fera toujours référence implicitement à ses confrères, Zénon en tête. Or c'est justement l'ombre de Zénon que le maître projette devant lui. Il est, comme Zénon, obligé de quitter son chez soi pour se soumettre à une cure de santé. Zénon, lui, se libère de son tabagisme de la manière qu'on sait, et ce faisant, vit une première expérience de triomphe total. Le maître d'Argo, de son côté, est envoyé en exil en montagne, contre son gré, sur prescription de son médecin traitant et pour des maux non précisés. La ressemblance avec Zénon est frappante. Le lecteur ne saura jamais ce dont souffre le maître d'Argo qui, hormis l'ennui et l'irritation constante vis-à-vis des remèdes jugés insensés du médecin, de la rusticité du village et de ses non moins rudes habitants, paraît en parfaite santé. C'est-à-dire souffrant éternellement, mais dont la seule vraie maladie est l'incapacité d'affronter la vie dans ses aspects moins agréables, à savoir contraires à son agrément personnel du moment. La maladie du maître pourrait apparaître comme un avorton narratif distraitemment abandonné par l'auteur. Il ne nous semble pas qu'il en soit ainsi. Comme dans le cas de Zénon, le désagrément initial est remplacé par l'agrément que procure l'aventure passionnante avec Argo qui fait disparaître la « maladie ». Le déplaisir s'est mué en plaisir à la grande satisfaction du maître. À travers la conduite du maître, Zénon commence à pointer le nez.
- 11 Considérons l'aventure avec Argo. Lors de son séjour en montagne le maître est accompagné de son chien de chasse, Argo. Celui-ci subit d'abord les effets de la mauvaise humeur du patron, avant de lui offrir la distraction qui met fin à l'ennui et nous procure le récit. Quelle distraction ? Le maître apprend par la presse l'existence d'un chien, en Allemagne, capable non seulement de comprendre ce qu'on lui dit, mais de parler¹. En allemand, en plus, langue difficile s'il en est, comme le remarque avec ironie le maître. Fait surprenant, à l'instant même où il lit l'article, le maître est persuadé qu'Argo a, non seulement entendu, mais compris le contenu de l'article. Le maître prend dès lors le parti de lui enseigner l'italien, et à la fin, face à l'incapacité du chien d'apprendre cette langue, de se mettre lui-même à l'étude et de consacrer sa retraite forcée à la transcription méticuleuse des « communications » d'Argo, que le

maître, lui, est parvenu à parfaitement comprendre. Il y en aura onze, de longueur et de contenus différents.

- 12 Il importe de bien situer ces communications en fonction des enjeux par rapport auxquels Svevo entend les placer. Il nous paraît peu contestable que le compte-rendu de ces communications, aussi bien aux yeux de Svevo qu'aux nôtres, contribue moins à nos connaissances scientifiques au sujet de la psychologie ou de l'éthologie canines, qu'à une meilleure compréhension de l'univers fictionnel svévien en construction permanente. L'auto-portrait d'Argo, en d'autres termes, est une étape dans ce processus devant aboutir à Zénon. Nous avons déjà souligné l'importance de cette particularité d'Argo qui consiste à le mettre en scène comme chien parlant, certes, mais parlant sa propre langue. Svevo s'assure ainsi un accès direct à la sphère animale dont l'essai sur la théorie darwinienne explique l'importance par rapport à l'évolution de l'homme. Argo offre l'occasion d'étudier cette filiation en prise directe. Qu'est-ce à dire ? En lisant les observations d'Argo, le lecteur se trouve engagé dans une opération de décodage visant à définir au travers d'un point de vue soi-disant canin, un type de personnalité en qui il retrouve bien des traits, peu sympathiques et parfois franchement inquiétants, du descendant des parasites vivant à l'ombre des mammoths. En d'autres mots, ceux qui veulent en savoir plus au sujet de la vision du monde du chien, feraient mieux de lire Konrad Lorenz ou Charles Darwin, qui lui-même s'est beaucoup penché sur le comportement du chien. Argo, par contre, une fois que Svevo se sera mis dans sa peau et dans sa tête, se manifeste non seulement comme un analyste remarquable de l'espèce humaine, mais également comme un parent proche de celle-ci, partageant nombre de ses qualités, pas nécessairement flatteuses. Plus Svevo s'efforce de renfermer le chien dans son point de vue borné, imparfait, d'animal – perception exclusivement guidée par les odeurs et par une arithmétique s'arrêtant au nombre de trois –, plus Argo se révèle fin observateur des travers de l'homme que, au demeurant, il partage. De l'homme, le chien semble avoir hérité plus d'un penchant, pas toujours exemplaire. Alors que Darwin destinait l'espèce humaine au paradis de toutes les vertus, Svevo nous la fait découvrir semblable plutôt à l'ancêtre rusé piquant l'assiette en compagnie du mammoth, et, dès lors, ayant domestiqué le chien à l'aune de ses propres mauvaises habitudes. Ce n'est pas rien de braver ainsi Darwin en personne. Svevo a dû s'en rendre compte, avec cette ironie à double effet, mi-railleuse et mi-sérieuse, lui qui installe orgueilleusement le décodeur du langage d'Argo dans la lignée même des grands chercheurs et explorateurs, de ceux ayant « découvert d'autres pans de la nature : Volta, Darwin ou Colomb » (Svevo, 1968 : 313). La compagnie en impose. Le déchiffreur de la voix de son chien – la voix de son maître à l'envers – est mis à côté de celui qui par ses recherches sur l'électricité déclencha une révolution industrielle. Les notes canines du maître valent celles du colonisateur du Nouveau Monde ou celles de Darwin lui-même, une nouvelle fois, qui tira le masque de la singularité de l'homme. Quelle prestation pourrait bien garantir au maître d'Argo, *alias* Svevo, une place sur cet Olympe du savoir ? La découverte qui constitue le vecteur principal des romans svéviens : l'homme moderne, similaire à son lointain ancêtre dans sa recherche astucieuse du plaisir et du moindre effort pour l'obtenir, le parasite, aussi tenace que débrouillard, qui non seulement a su survivre, mais continue, des millénaires après l'extinction du mammoth, et contrairement à tous ses concurrents, à se perfectionner *dans le même sens*. C'est une petite place à l'ombre de Darwin qu'ambitionne Svevo, celle de l'auteur d'une postille à la *Descendance de l'homme*, dont il embrasse l'ensemble à l'exception de la dernière page. Si Darwin lève le masque de

l'exception que constituerait l'espèce humaine, en insérant celle-ci dans une évolution promise à un avenir d'altruisme et d'humanité croissante, Svevo, à travers ses bustes romanesques en série, couronnés par Zénon, infléchit vers le bas, vers la position d'origine, la courbe du graphique moral. Dans l'établissement de cette vision de l'homme Argo et son maître occupent une place de choix.

- 13 D'emblée, les notes d'Argo mettent en scène un univers organisé à base d'odeurs, dont à première vue toute référence spécifiquement humaine est bannie. Argo nous fait comprendre que les odeurs constituent le langage du monde, que le monde parle en odeurs. Parmi l'infinité d'odeurs qui l'assaillent, lui, chien de chasse, existe une hiérarchie non sujette à discussion. De la masse des innombrables odeurs sans importance, provenant, indifféremment, des animaux, des hommes et des choses, émerge celle de la « proie » potentielle, dont le sort est décidé par l'instruction du maître, arbitre exclusif du comportement d'Argo en la matière. Aussi longtemps qu'elle est vivante, la proie communique son existence par les arômes qu'elle produit activement. Une fois abattue, dès que « son sac de poils et de peau [est] crevé » (Svevo, 1968 : 315), elle livre toutes ses odeurs dans un débordement de « sincérité » (*ibid.*). Tel est le monde d'Argo, décrit par Argo, tels sont les codes qui l'ordonnent. À part la singulière redéfinition de « sincérité », signifiant la qualité d'ensemble d'une créature, morte, livrant toutes ses odeurs par le trou de sa blessure, l'univers d'Argo paraît simple et transparent. Mais la simplicité est trompeuse et Svevo a du mal, et c'est bien ce qu'il entend illustrer, à préserver cette typologie binaire : proie ou pas proie, à attraper ou à laisser en paix. Que faire, par exemple, des associations d'odeurs ? Il existe des odeurs combinées, celle de la bonne et du manger qu'elle porte, par exemple. Puis il y a l'odeur, le parfum, serait-on tenté de dire, de Titi, la copine d'Argo. Effaçant dès son irruption toutes les odeurs concurrentes, rivalisant même avec celle du maître, dont elle défie l'autorité, les effluves produits par Titi restent présents même lorsque la bien-aimée n'est pas là. Y aurait-il quelque chose comme une mémoire olfactive à l'oeuvre dans ce qu'il faudra bien appeler dorénavant la conscience d'Argo ? Son lignage cacherait-il l'auteur d'une *Recherche*, toute canine, *du temps perdu* ? Incapable d'apprendre l'italien, Argo est loin d'être un illettré. Inspiré par les exhalaisons de la belle Titi, il réinvente et reproduit dans ses notes les formules de la poésie amoureuse. Pour le pétrarquiste Argo l'univers entier parle de l'amante. Bref, les réflexions d'Argo nous entraînent très loin de la sphère rudimentaire des arborescences binaires de l'odorat. Tout spécialistes des odeurs qu'ils soient, les chiens eux-mêmes se découragent parfois à déchiffrer les règles pratiquées par les hommes en matière d'odorat. Comment expliquer, par exemple, puisqu'aussi bien le seul langage est celui des odeurs, que le maître interdit de la façon la plus stricte, sous peine de coups à éviter, que ce langage soit parlé à l'intérieur de la maison, dans les coins de la salle à manger, alors que le maître accepte sans problème que les odeurs canines soient distribuées librement à l'extérieur. Seule explication aux yeux d'Argo : puisque les odeurs sont tellement précieuses et efficaces à dénicher les proies, le maître ne veut pas qu'un outil aussi valable soit gaspillé là où il ne peut y avoir de proie, à savoir à l'intérieur de la maison.

- 14 Svevo s'ingénie à illustrer comment un univers essentiellement régi par les odeurs se heurte à ses propres limites, même à l'intérieur de l'univers canin. La question s'impose, en fait : s'y trouve-t-on encore, dans un univers canin ? De plus en plus clairement se profile au travers des communications d'Argo un monde anthropomorphe, certes, mais « anthropomorphe » au sens où Svevo entend la nature humaine et que les lecteurs des romans reconnaissent sans difficulté. Que dire de la liberté, par exemple ? La liberté d'action ne subsiste dans la conscience d'Argo que comme euphémisme. Toutefois, afin de supporter l'état de soumission totale au maître, il vaut mieux enjoliver le tableau. Comme le dogue « aussi puissant que beau / Gras, poli » (De La Fontaine, 1954 : 34) de La Fontaine, Argo répond « Qu'importe ? », s'il n'a pas loisir de courir où il veut. Lorsqu'il entend Argo qui déclare que l'odeur du maître « rassure, dirige et protège » (Svevo, 1968 : 315), le lecteur se rappelle que le dogue lui aussi préfère ignorer la cause réelle de son « col pelé »². L'indifférence, dans tous ces cas, est entièrement simulée. Ne concerne-t-elle qu'Argo ? La situation fait apparaître inévitablement l'ombre de Zénon, ses auto-satisfactions factices et jouées, fabriquées au moyen de constructions purement verbales et rhétoriques, seuls remparts contre l'échec et la douleur. Argo lui aussi aboie sa grande « joie de la liberté en compagnie de [s]on maître » (Svevo, 1968 : 321). Svevo a mené son chien là où il comptait bien le faire aboutir, c'est-à-dire à l'endroit où l'ancêtre des humains a cherché, contre son gré, un refuge forcé : à l'ombre du mammoth. Porte-parole insoupçonnable de notre animalité ancestrale, Argo, au lieu d'illustrer et de communiquer sa différence, nous ressemble en tout. Rien de la condition humaine ne lui est étranger : le sens illusoire de la propriété, la « joie » (Svevo, 1968 : 325) toute particulière ressentie quand les coups cessent, la feinte indifférence cachant une infériorité inavouable et dévalorisante, la jalousie qui ne veut pas dire son nom. Une défaite devient plus supportable dès que l'on parvient à se la présenter comme victoire. À mesure que les réflexions d'Argo se déploient sous nos yeux, une métamorphose s'accomplit : sous les traits du chien se rendent de plus en plus visibles les caractéristiques qui ont permis à l'homme primitif, suite à l'insolente décision de s'élever au-dessus des autres, d'apprendre à encaisser les coups et de survivre tant bien que mal.

- 15 Concluons par une remarque de type narratologique. Un certain nombre de récits brefs de Svevo ne cachent pas leur caractère expérimental. Il s'agit, à la fois en préparation de Zénon et à sa suite, d'explorer de nouvelles voies pour le genre narratif. Argo fait incontestablement partie de cette recherche. Le défi, l'exercice sur la corde raide narrative, consiste dans ce cas à maintenir le contenu des phrases d'Argo à l'intérieur des limites fixées par son optique soi-disant animale, tout en suggérant un anthropomorphisme certain. Il y a des moments où Argo laisse tomber son « sac de poils et de peau ». Il partage alors la duplicité des personnages svéviens et se trahit, ironiquement, comme tel. Ailleurs, et le plus souvent, Argo ne quitte pas le terrain d'action, de parole et de compréhension, exclusivement canin que lui a fixé l'auteur au travers de la voix du maître, devenu porte-parole du chien. Rien de canin lui est alors étranger, mais pas plus. Or, il s'agit là d'une procédure romanesque bien présente dans le roman contemporain et que Svevo en quelque sorte anticipe. L'on a affaire à la technique de réticence narrative, qui consiste à ne dire que ce que l'on est en état, strictement parlant, de savoir et de dire. Le potentiel d'obscurité et de mystère que

contient cette manière de raconter est considérable. L'ironie, érodant ce potentiel, ne l'efface pas entièrement. Et Svevo l'exploite. Le maître cache quelque chose que le pauvre Argo ne découvrira jamais. Au-dessus de lui se dresse, en effet, la statue surplombante et sans âme qu'est son maître, dont le lecteur apprend quelques traits inquiétants au travers du regard innocent du chien. Bien des crimes ont dû se préparer à l'ombre du mammoth, crimes restés impunis pour toujours. Lorsqu'un beau jour Argo voit le corps d'un homme dégringoler la pente raide d'un ravin et se casser le crâne, c'est son maître qui se fâche devant le béret ensanglanté rapportée fidèlement par son chien. Lorsque, le lendemain, Argo se lance sur la trace laissée par l'odeur du cadavre, celle-ci s'évapore brusquement à un tournant du chemin, là où, à nouveau, il retrouve son maître, ricanant. Le corps a disparu et le rapport éventuel entre la disparition et le ricanement ne sera jamais établi. La technique rappelle la manière de faire de Henry James dans *Ce que savait Maisie* (1897). Un romancier contemporain s'en est également servi pour écrire un compte-rendu saisissant, mais sans faire de bruit, de certains dérapages de la recherche en génétique humaine : Kazuo Ishiguro, dans *Never let me go* (2005). Un certain nombre de clones humains, produits en vue d'une transplantation d'organes, programmée dès le début, et permettant de prolonger la vie de certains humains, sont suivis au cours de leur éducation et de leurs premiers pas dans la vie, avant la terminaison prématurée de celle-ci, c'est-à-dire avant leur lente et douloureuse exécution progressive. La force extraordinaire de la technique narrative réside dans tout ce qui n'est pas dit et que le lecteur finit par comprendre la gorge sèche. La palette entière des émotions et des réactions humaines est là cependant, au niveau des êtres clonés, mais présentée comme en filigrane. Argo, avec son flair de chien de chasse, leur a bien préparé la voie.

BIBLIOGRAPHIE

DARWIN, Charles (1872). *La Descendance de l'Homme et la sélection sexuelle*. Paris : Reinwald et Cie.

DE LA FONTAINE, Jean (1954). *Fables et Contes*. Paris : Gallimard (Bibliothèque de la Pléiade).

RILKE, Rainer Maria (2013). *Die Gedichte*. Francfort : Insel Verlag.

SVEVO, Italo (1968). *Racconti, Saggi, Pagine sparse*. Milan : dall'Oglio.

NOTES

1. L'anecdote a valeur historique. La juriste Paula Moekel de Mannheim publie en 1919 un volume – *Mein Hund Rolf* (Stuttgart, R.Lutz) – où elle traite en détail l'utilisation par son chien d'une *Klopfsprache*, permettant à l'animal de s'exprimer au moyen de coups de patte, variant en nombre et constituant ainsi une sorte d'alphabet Morse. Son livre est le compte rendu détaillé des séances de conversation avec Rolf, conduites pendant plusieurs années, et auxquelles la presse en langue allemande avait commencé à s'intéresser à partir de 1912 (p.9). Le contexte plus général de l'intérêt porté au phénomène est celui de la naissante psychologie animale. Tout le monde

n'est pas aussi convaincu que l'heureuse propriétaire. Rolf est un vrai champion. Le Dr. Moekel n'hésite pas à lui attribuer, outre sa maîtrise de la langue, jusqu'à l'emploi de proverbes, de métaphores et du dialecte, le don de l'arithmétique et un certain talent pour les langues étrangères. Même la propagande ne lui est pas étrangère, puisqu'après la chute d'Anvers, en octobre 1914, Rolf s'exclame : « Et maintenant Paris » (p. 86). Svevo a dû prendre connaissance des prouesses de Rolf par la presse, celle justement dont le maître rend compte devant Argo. Il est clair, toutefois, qu'il accorde peu de crédibilité à la chose. En témoigne l'ironie avec laquelle il exprime son admiration pour un chien maîtrisant une langue aussi difficile que l'allemand. En même temps quelques suggestions en provenance de Rolf ont pu prendre la direction du récit svévien : comme son confrère allemand, Argo est capable de rêver, de ressentir de la jalousie et de recourir à quelque chose comme la mémoire. Toutefois, alors que Rolf est un as de l'arithmétique, Argo, lui, n'arrive à compter que jusqu'à trois.

2. « Qu'est-ce là ? lui dit-il. – Rien. – Quoi rien ? – Peu de chose. / – Mais encor ? – Le collier dont je suis attaché / De ce que vous voyez est peut-être la cause. »

RÉSUMÉS

Le meilleur compagnon de l'homme, voilà comment le chien apparaît en littérature. En tant qu'êtres pleinement conscients, ils savent parler le langage des humains. Toutefois, afin d'obtenir une fiabilité totale sur ce que son chien, Argo, lui communique au sujet de l'espèce animale en général, le narrateur de Svevo apprend avec succès le langage des chiens. Svevo était fasciné par le darwinisme. Dans sa propre lecture quelque peu originale des vues du naturaliste sur l'évolution humaine, Svevo développe l'hypothèse selon laquelle la survie de l'homme, être menu et vulnérable qui décide contre toute raison de marcher debout et d'ainsi s'exposer, n'a été possible que comme esclave d'un animal plus puissant, capable de le protéger, le mammouth. Or, c'est exactement cela que lui révèle le témoignage direct d'Argo sur le monde animal. Argo, l'animal, n'est pas moins égoïste et hypocrite que l'être humain primitif évoluant à l'ombre du mammouth. Et en dépit de toute sa perfection évolutive, l'être humain lui-même n'a pas changé, comme Svevo se plaît à illustrer abondamment au travers de ses personnages, Zénon en tête.

A man's best friend, that is how dogs appear in literature. As such, they are conscious beings and they can speak. But in order to have a more trustworthy source of information on what his dog, Argo, can tell him on the animal species in general, Svevo's narrator learns the dog's own language. Svevo was indeed fascinated by darwinism. In his own unusual reading of the naturalist's view on human evolution, Svevo hypothesizes the existence of man – a small and highly vulnerable being that decides against all odds to walk upright – as a slave to a much more powerful animal who can protect him, the mammoth. And Argo's direct testimony from the animal world reveals just that. Argo, the animal, is just as selfish and hypocrite as the primitive human being carrying on in the shadow of the mammoth. And for all his evolutionist perfection, the human being itself has not changed, as Svevo abundantly illustrates through his literary characters, Zeno in the first place.

INDEX

Mots-clés : évolution, darwinisme, chiens parlants

Keywords : evolution, darwinism, speaking dogs

AUTEUR

WALTER GEERTS

Universiteit Antwerpen

walter.geerts[at]telenet.be